
Kaufmann, Thomas, *Geschichte der Reformation*

Marion Deschamp



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6652>

DOI : 10.4000/ifha.6652

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Marion Deschamp, « Kaufmann, Thomas, *Geschichte der Reformation* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6652> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.6652>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Kaufmann, Thomas, *Geschichte der Reformation*

Marion Deschamp

- 1 Malgré un titre usuel s'il en est, cet ouvrage publié par l'historien de l'Église (évangélique) T.K. renouvelle l'histoire de la Réforme en en réformant l'écriture. Ce texte dense de plus de 700 pages, auquel se rive un volumineux dossier d'annexes, propose pourtant, en trois chapitres, une argumentation chronologico-causale assez classique de la Réforme, partant de ses « conditions préalables » (« Voraussetzungen der Reformation »), puis des étapes et formes de son application dans l'Empire (« Die Reformation im Reich »), pour aboutir au kairos de la paix d'Augsbourg marquant le basculement, selon l'auteur, vers « l'irrévocabilité de la Réforme » (« Unwiderruflichkeit der Reformation »). La borne de 1555 qui clôture temporellement l'étude reste aussi conventionnelle pour l'historiographie allemande, notamment pour les historiens tenants du paradigme de la confessionnalisation, qui s'en servent pour marquer le passage de la Réforme (1517-1555) à l'âge confessionnel (1555-1648) – on pourra tout de même s'étonner de ce choix, ou l'attribuer aux impératifs éditoriaux, car l'auteur milite plus loin pour des périodisations autres, désaliénées des contingences de l'histoire politique. Enfin, l'espace géographique envisagé reste circonscrit aux terres d'Empire, dans une perspective d'histoire allemande affichée et s'abstenant de toute perambulation dans la forêt drue des histoires et historiographies voisines.
- 2 Qu'est-ce, dès lors, qui fait l'originalité, et même la force de cette énième histoire de la Réforme ? Sans doute la capacité de l'auteur à construire un récit historique qui marie avec bonheur le temps du récit et celui de l'analyse, qui alterne mise en scène et mise en perspective, et lie ensemble texte et exégèse. Plus qu'une affaire de style, il s'agit bien de l'application d'une méthode (et donc d'une écriture) qui rejette le schème narratif et ses mythologies, mais s'éloigne tout autant du discours macro-historique et fonctionnaliste adopté par les historiens de la Konfessionalisierung – même si ces derniers se sont avant tout intéressés à l'après 1555 correspondant justement à l'émergence du fait confessionnel dans l'Empire. T.K. semble quant à lui proposer une herméneutique propre de la Réforme et de ses textes identitaires qui met en avant la

nature théologique de sa discipline mais aussi du phénomène qu'il entend comprendre et expliquer. Or, s'entendre rappeler l'importance théologique et religieuse de la réforme luthérienne et de celles menées par les autres mouvements réformateurs dans la première moitié du XVI^e siècle ne fera sourire que si l'on ignore que cette affirmation se trouve au centre d'un débat en Allemagne sur l'histoire de la Réforme et, plus généralement, sur la pratique de l'histoire religieuse, institutionnellement partagée, outre-Rhin, entre historiens généralistes (Allgemeinhistoriker) et historiens de l'Église (Kirchenhistoriker). La courte préface de l'ouvrage par l'éditeur met bien en exergue ce *theological turn*. Elle l'attribue à une réappropriation réussie de la période réformatrice par des historiens de l'Église trop longtemps spoliés de leur objet « naturel » par des historiens généralistes auteurs d'un paradigme de la confessionnalisation trouvant sa place, de manière plus large, dans une histoire politique de la première modernité. Cette polémique, clairement posée mais en des termes qui restent par la suite plus policés, traverse ainsi tout le livre de T.K.

- 3 Dans une introduction très dense l'auteur s'interroge d'abord sur les altérations du corpus christianum subies au cours des XVe et XVI^e siècles, et sanctionnées par le schisme luthérien. Et de proposer une définition de la Réforme comme « transformation du corps existant de l'Église » (« Reformation als Veränderung des bestehenden Kirchenwesens », p. 21). Cette modification de la conscience de l'Église et de son appartenance par ses membres est posée comme principal argument de la thèse postulant une discontinuité essentielle entre le Moyen Âge tardif et la Réforme, même si l'auteur reconnaît sans peine les bénéfices que cette dernière a tirés des changements initiés par le premier (notamment dans les pratiques de piété) dès le début du XVe siècle. Rupture, continuité, ou dialectique de la rupture dans la continuité, ce débat sur le rapport entre les deux périodes, introduit dès le XIX^e siècle par l'historien Leopold Ranke (tenant de la césure), peut tout autant être appliqué au passage du premier au second XVI^e siècle, souvent interprété comme un basculement du « religieux » vers le « confessionnel », ce dernier étant compris comme élément structurant fondamental, infusant l'ensemble de la société et présidant à la modernisation des États territoriaux. Or, T.K. pose les transformations religieuses impulsées par la Réforme comme prémisses de tout autre changement, de nature politique ou sociale, compte tenu, selon lui, de l'inséparable confusion (« untrennbare Verquickung ») de l'Église et de l'État, de la chrétienté et de la société, des mentalités religieuses et des pratiques culturelles, etc. Dès lors, il serait vain, estime T.K., de vouloir considérer séparément âge de la Réforme et âge confessionnel, qui restent inextricablement liés l'un l'autre.
- 4 Une fois posés ces choix de définition et de périodisation qui tendent à relativiser le paradigme de la Konfessionalisierung, l'auteur peut dérouler en trois temps l'écheveau narratif et factuel de la Réforme. Celui-ci est bien évidemment centré sur la figure de Luther, mais au côté du « pape de Wittenberg » émergent aussi d'autres personnages importants tels Karlstadt, Zwingli ou Müntzer, qui rendent à l'effervescence réformatrice des premières années son caractère polycéphale et éminemment concurrentiel. De manière générale, la force de l'auteur tient au mode opératoire dont découle son discours : sur la trame événementielle se greffe l'étude précise et circonstanciée d'une foule de cas particuliers, qui ne s'apparente pas à un simple raboutage de motifs illustratifs mais constitue bien une méthode d'ensemble. Il s'agit en effet d'appréhender le phénomène réformateur de l'intérieur, en faisant le plus grand cas des interprétations données pas les acteurs eux-mêmes sur les événements

vécus : l'analyse de nombreuses feuilles volantes publiées en masse dès les années 1520 (p. 303-320), tout comme l'attention portée aux actes et mises en scènes symboliques de la rupture (désacralisation des reliques, épisodes iconoclastes, mariages de clercs, rupture de carême, processions carnavalesques, etc. : p. 320-362), portent, dans cette vision, tous leurs fruits.

- 5 Lorsqu'il débusque auprès de groupes spécifiques (les femmes-auteurs réformatrices, les clercs convertis ou les polémistes catholiques) les traces de changements concrets de leur quotidien (« Wandlungen im kleinen – die Reformation der Alltagswelt », p. 429-480), T.K. démontre encore sa volonté de prendre en compte les mouvements de réflexivité développés par des acteurs obligés, dans leur for intérieur comme extérieur, c'est-à-dire devant le tribunal de leur propre conscience comme devant leur public, de choisir, confesser et défendre la foi chrétienne selon la doctrine qui leur apparaît vraie. Ainsi, bien que l'auteur ne se revendique jamais de l'anthropologie religieuse, la compréhension qu'il a de son objet s'y apparente fortement, tout comme sa méthode d'écriture s'approche de la description dense promue par Clifford Geertz sur le terrain de l'ethnologie. T.K. finit d'ailleurs son propos par une réflexion sur la notion de Konfessionskultur (p. 702), concept de son cru élaboré il y a une quinzaine d'années déjà, et testé depuis sur des objets divers. À partir de la reconnaissance politique et juridique du protestantisme lors de la paix d'Augsbourg de 1555 s'opèrerait selon T.K. un processus de différenciation confessionnelle entre catholiques, luthériens et réformés, imprimant sa marque sur tous les aspects de la vie (Lebenswelt), et qu'il décrit en termes de « formes culturelles de religiosité » propres à chaque groupe confessionnel (p. 704). Or, ce concept lui permet encore d'obvier les possibles dérives généralistes et parallélistes du Konfessionalisierungsparadigma en s'arrêtant sur les nota et propria, c'est-à-dire les spécificités développées par les différentes confessions pour vivre leur christianisme. Ici brièvement esquissée, on peut parier que la notion de Konfessionskultur sera placée au centre du prochain volume (on attend, de même, de voir quel titre sera choisi pour l'occasion).
- 6 Un point reste encore trouble cependant, qui nous semble plus gênant : l'auteur, en effet, se garde toujours de préciser clairement la portée de son appareillage conceptuel face au paradigme concurrent : s'agit-il, une fois pour toute, de réfuter le schéma de la confessionnalisation, ou de le compléter ? De le subvertir ou simplement de le relativiser ? Et doit-on voir à l'œuvre, dans la fabrique conceptuelle élaborée par T.K., une possible révolution copernicienne ou un simple tour de passe-passe nominaliste ? Cette ambiguïté persistante permet d'ailleurs à Heinz Schilling, le principal démiurge du paradigme confessionnel, de recenser l'ouvrage de T.K. en le gratifiant de « magistral » et de reconnaître toute la richesse de son approche sans y voir (ou en feignant d'ignorer) de contradiction avec ses propres résultats de recherche. À quand, donc, une vraie mise au point ? Reste que l'ouvrage de T.K. constitue bien un nouveau livre de référence pour tous ceux qu'intéresse une histoire reformata quia semper reformanda.
- 7 Marion Deschamp (université Lyon II)